

RAPPEL DES TRAVAILLEURS

DES VILLES ET DES CAMPAGNES

Organe de la Fédération Ouvrière Socialiste de la Côte-d'Or
PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

La Terre au Paysan

La Machine à l'Ouvrier.

De chacun selon ses forces
A chacun selon ses besoins.

ABONNEMENTS

Un an, 5 fr. — Six mois, 3 fr. 50
Les frais en sus pour recouvrement par la Poste

L'abonnement est payable d'avance, au bureau du Journal, il ne peut être pris pour moins de 6 mois et se continue jusqu'à avis contraire.

RÉDACTION ADMINISTRATION

DIJON - Place du 1^{er} Mai, 5 - DIJON

Les manuscrits, insérés ou non, sont détruits

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de postes

ANNONCES

au-dessous de 5 lignes ... 1.00

la ligne..... 0.20

RÉCLAMES

à la 3^e page..... la ligne 0.40

Chron. locale puis dir... 0.75

Les annonces commerciales se traitent de gré à gré

Les insertions sont reçues au bureau du Journal

AVIS

Nous prévenons nos abonnés que nous ferons prochainement présenter par la poste nos quittances d'abonnement, les priant d'y réserver bon accueil.

L'Armée Internationale

Frémissez devant ce titre, braves nationalistes de France qui rêvez d'exterminer le monde pour lui apprendre à aimer les Français, volez-vous la face, bons bourgeois bourgeoisants, qui toujours avez eu peur des mots et qui toujours n'avez compris le mouvement de notre époque que le lendemain des faits accomplis ! A peine remis de la secousse d'horreur que vous causa l'essai d'une « entente internationale des travailleurs », encore tout ahuris des propositions d'« arbitrage international », voici que, sans nous laisser souffler, on parle d'organiser une « Armée internationale » !

— Folie, direz-vous, rêve insensé ! Y a-t-il deux mots qui peuvent hurler davantage d'être accouplés ensemble, y a-t-il deux choses aussi nettement contradictoires que les deux idées représentées par ces deux termes ? L'armée est, par sa nature même, une organisation essentiellement nationale ; chargée de défendre le territoire national — au besoin d'attaquer et d'envahir les territoires voisins — elle peut être, elle doit être, elle est une garantie contre les menées internationalistes, elle ne peut être internationale.

Hélas ! trois fois hélas ! C'était vrai peut-être autrefois, cette définition était même encore exacte hier ; mais, aujourd'hui, en quels temps vivons-nous ! toutes les saines notions, toutes les nobles traditions sont oubliées, bouleversées, transformées, pour faire place à des théories baroques ou barbares qui auraient fait rire nos pères ou qui les auraient fait bondir.

Ainsi, au lieu de se battre et de s'entre-tuer chevaleresquement, généreusement et méthodiquement, selon toutes les lois de la guerre et selon les nobles traditions qui remontent à la nuit des temps et qui nous ont été fidèlement transmises en passant par Tolbiac, Bouvines, Crécy, Poitiers, Azincourt, Denain, Fontenoy, Fleurus, Jemmappes, Marengo, Austerlitz, Trafalgar, Waterloo, Sébastopol, Magenta, Reischaffen et Sedan, voici qu'hier, les différentes puissances de l'Europe, pour défendre leurs intérêts menacés et pour rétablir « l'ordre » dans un pays lointain, ont formé « une armée internationale » dont les Français fournissaient un contingent, et qui était — admirez la logique ou protestez contre l'affront — commandée par un général Allemand.

C'était le premier essai, et comme, en général, il n'y a là comme ailleurs, que le premier pas qui coûte, il est dès à présent certain que ce ne sera pas le dernier.

Il se passe en ce moment dans la Turquie d'Europe des choses plutôt désagréables. Les Turcs assassinent les Bulgares qui s'emploient de leur mieux à assassiner quelques Turcs. C'est leur affaire, disent les esprits superficiels, plus pratique que sentimentaux, c'est

leur affaire, et nous n'avons rien à y voir.

C'était juste hier encore. Tant que les Macédoniens se sont contentés de se plaindre à l'Europe, qui les plaignait du reste de tout son cœur, tant qu'ils se sont contentés de s'en prendre isolément à quelques-uns de leurs bourreaux, l'Europe se contentait d'adresser de bénévoles remontrances au Sultan qui, très correctement, promettait d'en tenir le plus grand compte.

De part et d'autre, on savait ce que cela voulait dire, et personne ne s'en inquiétait. Comme ce grand sabre de Badinguet, « c'était pour la forme et ça ne servait à rien du tout », sinon à occuper nos diplomates qui, comme chacun sait, ont la paresse en horreur.

Mais voici que les gens de là-bas ont fini par perdre patience et essayent d'autres moyens.

N'ayant pas réussi à intéresser les personnes, ils essayent d'alarmer les intérêts en détruisant les voies ferrées, en faisant sauter ponts et tunnels, bref, en empêchant toute circulation. Et du coup, la Russie s'émeut et l'Europe à sa suite.

Diable ! il y a dans toute l'Europe, et en France principalement, des gens qui ont prétendu de l'argent à la Turquie pour assurer le paiement des intérêts, on a bien mis un contrôle sur les finances turques, mais pour que ce contrôle puisse contrôler, il faut d'abord qu'il y ait quelque chose à contrôler.

Si toute la vie publique est arrêtée en Turquie, il ne rentrera plus d'argent dans les caisses de l'Etat turc, la commission de contrôle perdra son temps et les créanciers leur argent.

Et voici qu'on parle sérieusement de faire pour la Turquie ce que l'on a fait pour la Chine, d'envoyer là-bas un corps d'occupation, comprenant des troupes de toutes les nations « civilisées » pour rétablir « l'ordre » en Turquie, une armée internationale, quoi ! Et c'est bien, en effet, un signe des temps. L'Armée, hier organe de guerre et de massacre, se transforme tous les jours et par la force des choses en un organe de paix, et tous les jours tend, de nationale, à devenir internationale.

Gallifet prétendait que le rôle de l'armée à l'extérieur était terminé et qu'il ne fallait plus la considérer que comme une vaste gendarmerie intérieure. Il avait raison, mais il n'avait vu que le petit côté de la question ; il n'avait pas vu le grand rôle que l'armée nouvelle est appelée à jouer pour la paix du monde, en s'internationalisant et en se transformant progressivement en une gendarmerie universelle.

Quand, plusieurs fois, régiments russes, français, allemands, anglais, autrichiens se seront rencontrés et réunis pour assurer la paix parmi des peuples en effervescence et les empêcher de s'exterminer réciproquement, il semblera aussi absurde ensuite de les lancer les uns contre les autres, qu'il nous paraîtrait invraisemblable aujourd'hui que les gendarmes de Dijon aillent exterminer ceux d'Autun, de Besançon ou de Nancy.

L'armée internationale, l'armée pour la paix du monde, ce n'est pas encore pour demain, mais cela s'estompe déjà dans l'avenir et qui sait, il n'y a pas

seulement que les morts de la ballade allemande qui vont vite, les idées ont des ailes et quand un vent favorable les emporte, elles aussi vont vite.

BOUHEY-ALLEX.

L'abondance des matières nous oblige à différer la publication de plusieurs articles.

Un Homme

L'honnête homme, le citoyen actif et dévoué qui vient de nous quitter, ne doit pas disparaître sans que ses amis lui adressent un dernier hommage et un suprême adieu. La vie de notre camarade Raymond fut entièrement consacrée au travail. Ouvrier relieur, il avait su conquérir l'estime de tous ceux qui l'approchèrent. Il aimait sa famille, et non seulement il accomplissait toujours envers elle son devoir, mais il avait assumé des charges que le dévouement seul lui avait imposées et qu'il supporta toujours vaillamment.

Mais son activité ne se bornait pas à s'occuper des siens. D'une intelligence supérieure, d'un jugement sûr et droit, Raymond avait consacré ses loisirs à l'étude et, par un labeur personnel et persévérant, il avait acquis une instruction très étendue. Il avait ainsi pu fortifier ses convictions naturelles et s'était rendu capable de soutenir et de répandre les sentiments généreux dont il était animé.

Frappé par les injustices sociales, persuadé qu'il fallait travailler à transformer la société et à la réédifier sur des bases nouvelles, Raymond s'était appliqué à faire partager ses sentiments à ses compagnons de travail. Il fut un infatigable militant.

Il était persuadé que l'émancipation des travailleurs devait être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Il attendait peu de chose de la politique pour laquelle il eut, toute sa vie, une méfiance peut-être excessive et, bien qu'il fût profondément révolutionnaire, il ne croyait pas que l'on pût tout obtenir des hasards d'un coup de violence et qu'on pût, les bras croisés, attendre une révolution.

Il croyait, au contraire, que les prolétaires, en prenant conscience de leur situation et de leur force, devaient, par une organisation progressive et persévérante, préparer la réorganisation universelle. Il fut un apôtre de l'action syndicale.

Nos camarades savent avec quel zèle il s'employait à former des syndicats, à en assurer l'existence, à y maintenir l'entente commune. Jamais découragé, luttant contre les mauvaises volontés, les défections, les haines, il usa sa vie à organiser l'armée du prolétariat.

Cela, malgré les ingratitude et sans aucune ambition personnelle. Raymond avait refusé de se mêler aux luttes électorales et il n'avait pas voulu prendre, il y a quelques années, à la municipalité socialiste, la place que son âge et son autorité lui avaient réservées.

La mort est venue pour lui comme une délivrance. Malade depuis plus d'un an, il étonnait ses amis et les docteurs par l'énergie avec laquelle il supportait ses souffrances intolérables que les piqûres de morphine mêmes n'étaient pas capables de calmer. Il a lutté ainsi jusqu'au bout et, si nous regrettons amèrement sa perte, nous devons nous féliciter, pour lui, qu'il ait enfin obtenu l'éternel repos. Libre penseur convaincu, affranchi de toute tradition religieuse, il pensait que la mort qui le délivrerait, le ramènerait à la paix du néant et, ayant toujours accompli son devoir, il ne demandait d'autre récompense que le sommeil éternel.

Sa mémoire, du moins, vivra parmi nous. Son action n'aura pas été inutile. Avec tant d'autres, énergiques comme lui et qui, ainsi que lui, ont accompli une œuvre efficace et obscure, il a préparé l'avènement du règne de la Raison et de la Justice, et nous qui savons ce qu'il valait, nous tâcherons de nous rendre dignes de lui en suivant son exemple et en achevant son œuvre.

LÉON ROSENTHAL.

LOCALE

Conseil de Prud'hommes de Dijon

Résultats des élections du 23 août 1903

Patrons

1^{re} CATÉGORIE. — 2 Prud'hommes pour 6 ans. — Inscrits : 72 ; Votants : 20.
MM.
Charles Degoud, tailleur, 18 voix Elu
Hippolyte Sirodot, imp., 13 voix Elu
Paul Fontaine, zingueur, 8 voix
2^e CATÉGORIE. — 1 Prud'homme pour 6 ans. — Inscrits : 190 ; Votants : 43.
M. Auguste Gey, serrurier, 11 voix Elu
3^e CATÉGORIE. — 1 Prud'homme pour 6 ans. — Inscrits : 116 ; Votants : 9.
M. Victorien Mongeot, maréchal-f. 9 voix Elu
4^e CATÉGORIE. — 1 Prud'homme pour 6 ans. — Inscrits : 152 ; Votants : 17.
MM.

Charles Philbée, fabricant de pain d'épice, 11 voix Elu
Claude Guillot, limonadier, 5 voix

Ouvriers

1^{re} CATÉGORIE. — 1 Prud'homme pour 3 ans. — Inscrits : 388 ; Votants : 102.
MM.

Jules Coltery, typographe, 68 voix Elu
Claude Grapin, aux ateliers du P.-L.-M., 14 voix
1 Prud'homme pour 6 ans. — Inscrits : 388 ; Votants : 100.
MM.

Claude Grapin, aux ateliers Banoni Poulain, relieur, 72 voix Elu
Jules Coltery, 13 voix

2^e CATÉGORIE. — 1 Prud'homme pour 6 ans. — Inscrits : 388 ; Votants : 102.
MM.

J.-B. Gremaux, tailleur de pierre, 94 voix Elu
Joseph Brabant, menuisier, 6 voix

3^e CATÉGORIE. — 1 Prud'homme pour 6 ans. — Inscrits : 395 ; Votants : 41.
MM.

Emile Bodoche, charron, 34 voix Elu
Jean Bureau, menuisier, 6 voix

4^e CATÉGORIE. — 2 Prud'hommes pour 6 ans. — Inscrits : 164 ; Votants : 26.
MM.

François Bergerot, tapissier, 19 voix Elu
Jean-Charles Néault, tourneur sur bois, 17 voix Elu
Charles Fourchette, tourneur sur métaux, 5 voix
Pierre Mathieu, moutardier, 4 voix

Ainsi qu'on peut le voir ci-dessus, les électeurs patrons ne se sont pas beaucoup préoccupés de leur représentation au conseil des prud'hommes. Cela s'explique : ce mode de juridiction n'a pas été institué en leur faveur et ils ont tout intérêt à le voir disparaître, tandis qu'au contraire les ouvriers ne peuvent que désirer le maintien des tribunaux prud'hommes et demander que l'on étende leurs attributions et leur compétence.

Je ne m'occuperai donc pas des premiers ; j'insisterai seulement sur les résultats qu'ont obtenus les candidats ouvriers.

Malgré un nombre considérable d'abstentions, dont je ne rechercherai pas aujourd'hui les causes, les candidats proposés par la Bourse du Travail ont tous été élus et « l'Association amicale des travailleurs dijonnais » qui prétendait les tomber tous on a été pour ses redomptés.

C'est un véritable succès pour nos camarades syndiqués.

Les directeurs de la troupe de salimbanques qui composent la ridicule Association avaient cependant rudement travaillé pour assurer la réussite de leur combinaison électorale : caresses, promesses, largesses, tout avait été employé. Quelques dîners avaient été offerts à ceux sur lesquels on comptait, pour stimuler le zèle des indécis ou des nonchalants. Puis, pour les récalcitrants, on avait tiré le grand jeu et les menaces étaient intervenues.

Un des candidats nous a déclaré que s'il avait accepté, c'était pour ne pas perdre son gagne-pain.

Des circulaires avaient été distribuées à profusion, ainsi que des bulletins de vote, pour engager les électeurs ouvriers à voter pour les amis des patrons.

Malgré tout cela, le résultat est loin d'avoir répondu aux espérances que l'on fondait sur la soumission des travailleurs, dont on escomptait à tort l'inconscience. A part les contremaitres et chefs d'équipes et les trois ou quatre martyrs qui avaient suivi le pèlerinage du pont de Charrey, tous les

autres membres de l'Amicale se sont abstenus, ou ont voté pour nos camarades de la Bourse. Trente-cinq voix seulement, tel est le total qu'ont réuni les candidats jaunes pour les quatre catégories.

Ce n'est pas cependant la faute d'un des plus ardents soutiens de l'Amicale des travailleurs, lequel a fait de nombreuses apparitions dans la salle de vote, espérant sans doute, par sa présence, influencer les électeurs, surtout ceux qui dépendaient de lui. Mais il ne put que constater la piteuse mine que faisaient ces derniers en comparaison de l'enthousiasme que montraient les syndiqués. Cela l'obligeait à rire jaune.

Ce qui n'a pas peu contribué à l'horripiler, c'est un incident qui s'est produit un peu avant cinq heures. Une forte délégation de syndiqués, se rendant aux obsèques du citoyen Raymond, secrétaire permanent de la Bourse du Travail, vint à passer devant l'Hôtel de Ville ; tous les travailleurs firent alors, par les fenêtres de la Mairie, une ovation au drapeau fédéral qui les précédait.

Au moment du dépouillement, on le vit tirer de sa poche un magnifique carnet sur lequel se trouvaient probablement les noms des associés et se livrer à un pointage en règle ; mais, lorsque l'opération fut terminée et le résultat connu, sa figure s'allongea outrageusement. (Quel nez, mes amis !)

Il ne lui restait plus alors qu'à s'en aller ; c'est ce qu'il fit et promptement. Il sauta dans son automobile qui était en stationnement devant le café du coin et vogue la galère !

La chose s'était passée promptement ; mais pas assez cependant pour ne pas permettre aux camarades de lui faire un brin de conduite. Les huées et les sifflets saluèrent son départ et pendant quelques secondes purent lui donner un aperçu de sa popularité.

Si rapide que fut sa course, je suppose qu'il put néanmoins se livrer à quelques réflexions et dut certainement se convaincre qu'il n'était pas aussi facile de terrasser la Bourse du Travail que d'écraser un passant avec une automobile, et que pour arriver au but, il ne suffit pas de faire du 120 à l'heure, mais qu'il faut savoir diriger sa machine dans le droit chemin.

Je suis persuadé que, s'ils n'ont pas manifesté aussi ostensiblement, ses collègues n'en étaient pas plus satisfaits.

En somme, si l'Association amicale des travailleurs dijonnais a voulu, dimanche dernier, faire de la salle des Appariteurs un champ d'expérience en vue d'élections prochaines, les résultats obtenus par elle donneront à nos concitoyens une pauvre idée de sa force.

Les membres de cette association soi-disant ouvrière, mais dans laquelle l'élément bourgeois domine d'une façon extraordinaire, feront bien de se pénétrer de cette idée, qu'il est grand temps que les vrais travailleurs puissent faire prévaloir leurs revendications et que le Prolétariat occupe, dans la société, la place à laquelle il a droit.
C. B.

Le cas de M. Cunisset-Carnot

La cousine Humbert a été condamnée malgré toutes ses références. M. Clunet, qui plaide pour Emile Daurignac, et non d'Aurignac, comme on l'appelait au beau temps, est venu apporter à la barre des lettres de Manau, de Périevier, et d'un premier président de province que tous les journaux ont désigné le lendemain : c'était M. Cunisset-Carnot.

Il faut avoir été bien Cunisset pour écrire pareille lettre et l'avocat n'a pas manqué de roserie pour l'avoir reproduite. Voici d'ailleurs le compte-rendu de la plaidoirie :

En voici un autre, continue M. Clunet, c'est un premier président de province. Je ne dirai pas son nom parce que M. Vallé serait capable de lui faire attendre un mois de plus le siège à la Cour de Cassation qu'il mérite à tous les points de vue par le grand nom qu'il porte, par l'intégrité de sa vie et sa haute valeur.

« Killis est ce libretto de ballet pour lequel j'ai demandé l'indulgente protection de Mme Humbert qui a si gracieusement comblé mes vœux, en me mettant en relations avec l'homme le